

La carte et le territoire

Face aux dessins de Carole Rivalin, un grand vent nous fait perdre le nord. Le regard est déboussolé par les bandeaux arc-en-ciel, les marbrures ou les damiers de Formule 1 recouvrant les cartes géographiques. Des marqueurs Posca, du papier, une règle, beaucoup de patience : les moyens les plus simples produisent les plus grands effets. Si « What you see is what you see », comme le déclarait l'artiste minimal Frank Stella, on aurait peut-être tort de s'arrêter à la surface. De l'art concret de Theo van Doesburg (1930), la plasticienne retient le vocabulaire abstrait autoreferenciel, du minimalisme le principe de répétition, la série, l'ouverture de la perception à l'environnement. Du Bauhaus surtout, l'utopie d'un monde en train d'émerger à partir de quelques couleurs primaires et la liberté des formes géométriques. Tout cela est important, et tout cela n'est rien sans l'humour qui affleure sans prévenir.

Avec *Over the rainbow* (2020), l'Op'art télescope la mélodie du Magicien d'Oz, film où, par-delà l'arc-en-ciel, s'ouvre un pays où « les soucis fondent comme du sorbet au citron ». Dans cette série aux déclinaisons infinies, les traits de Posca jaunes, bleus, rouges, verts, roses et violets ondulent en courants d'air. Les languettes de papier des dessins été-automne 2020 coupent net les lignes colorées, font varier leur épaisseur, jusqu'à un point d'hallucination : illusion de profondeur et de mouvement. La sensation de volume produite par cette délicieuse vibration optique affole notre perception dans la lignée de l'art cinétique. En somme, « voir l'action de la couleur aussi bien que ressentir les relations de couleur » - principe de l'artiste théoricien Josef Albers dans *L'interaction des couleurs*¹. En 2014, Carole Rivalin réalisait un grand wall-drawing dans l'escalier d'honneur à double volées du musée des beaux-arts de Rennes (*Jenn*, 2014). Les traits sinueux aux tonalités acidulées revivifiaient la tradition du décor monumental – immersion hypnotique qui « swinge [tel] un souffle d'air qui agite un rideau contre le mur² » selon les mots d'Anne Dary, alors directrice de l'institution. Les nouveaux dessins de Carole Rivalin, en posant sur les motifs colorés des bandeaux réguliers, n'apaisent pas les turbulences des vagues. Bien au contraire, les superpositions de papier blanc créent un rythme syncopé qui fait passer du point à la ligne - et vice-versa.

En 2019, Carole part en voyage. À sa table de travail, dans ses souvenirs, dans ce qu'elle imagine des régions parcourues. Comme ces Monsieur Monsieur qui, dans le train, ont « la satisfaction de rester immobile quand tout

¹ Josef Albers, *Interaction of colors*, Yale University Press, 1963.

² Anna Dary dans l'émission *À fond la forme*, n°10/11, radio RCF, 2018.

fuit autour d'eux³.» Pour la première fois, une série a pour origine les cartes géographiques dressées et éditées par l'IGN. Le point de départ est une couleur : Orange (2019). Sur celle du Vaucluse, un quadrillage multicolore (à l'exception de l'orange) couvre tout le plan, comme si le cadastre orthogonal de la ville romaine s'était étendu au territoire en all-over. All-over ? pas vraiment, car les indications graphiques qui encadrent le plan (légende, échelle, altitudes, directions, etc.) rappellent que nous avons affaire à une représentation fragmentaire du territoire. L'alternance des couleurs pourrait déborder le cadre, se répéter à l'infini. La grille constituée par les méridiens et les parallèles n'étant pas orthogonale (puisque la terre est ronde), certains carreaux sont partiels. Sous la pellicule colorée, les détails du terrain affleurent en filigrane. Suffirait-il de retirer les graphiques pour retrouver le paysage ?

De la Lorraine à Saint-Tropez, pas de protocole strict, mais le besoin de partir des signes existants pour les souligner, les effacer, les interpréter. Le feutre suit les lignes et révèle leur nature abstraite. Les plages colorées bleues, jaunes et bordeaux de *St Mihiel* (2020) ont fait disparaître les villes pour laisser respirer le vert des forêts. Remplissant les courbes de niveaux, le feutre donne à la carte des allures de reliure en papier marbré. Les courants marins de *ST Tropez* (2020) sont prétextes aux jeux de variations. Si le réseau quadrillé semble à première vue régulier, il fait apparaître dans le détail, et en suivant le déferlement des vagues, de légères inflexions de droite à gauche : largeur irrégulière des carreaux, couleur remplissant plusieurs carrés ou, à l'inverse, surfaces bicolores... le damier échappe à l'orthogonalité, les lignes de carreaux s'amenuisent, et les illusions de couleurs se superposent aux champs existants, produisent de fausses synthèses additives de couleurs. Petits dérapages contrôlés qui se cristallisent en leitmotivs. À la différence des rigoureuses compositions de Piet Mondrian – qui affirme l'autonomie des couleurs agencées en grille sur une surface plane – les constructions de Carole Rivalin avouent leur origine artisanale, manuelle, d'une maladresse calculée. Sa cartographie déplace la théorie du point-ligne-plan vers l'imaginaire du coloriage, le plaisir d'enfance.

Neuf château (été 2020) sonne comme le début d'un conte de fées. Le grand dessin carré happe le regard de ses couleurs chaudes qui enflamment les éléments naturels. Le chef-lieu qui domine la plaine des Vosges a été caviardé par une grille aux allures d'héraldique, clin d'œil à l'origine médiévale du nom de la ville (lat., « novum castrum »), ou de puzzle morcelé qui assume la part de jeu dans l'arpentage du territoire. La nappe vichy aurait été grignotée par des fourmis pour laisser apparaître ses hauts plateaux et ses immenses forêts. Dans une nouvelle, le romancier argentin Jorge Luis

³ Jean Tardieu, « Voyage avec Monsieur Monsieur », in *Monsieur Monsieur*, Paris, Gallimard, 1951.

Borgès relate l'existence d'un empire dans lequel aurait été dressée une carte à échelle 1:1 recouvrant le territoire en tout point, comme une seconde peau⁴. Les siècles passant, cette carte, laissée aux aléas des intempéries, se déchire par endroits. Dans ses anfractuosités se glissent les marginaux, les animaux et les mendiants. L'utopie selon laquelle la représentation pourrait correspondre exactement au référent fait rejaillir à la mémoire le dessein de géolocalisation universelle, système de contrôle devenu réalité. Car « la carte n'est pas le territoire⁵ », pour reprendre la définition de la sémantique générale établie, non par Michel Houellebecq, mais par l'ingénieur américano-polonais Alfred Korzybski. Chez Carole Rivalin, l'exploration bute parfois sur une ligne au-delà de laquelle le monde reste à défricher (*Région du Vaucluse*, 2020). *Terra incognita* des romains aux limites de la civilisation, cette géographie laisse l'imagination continuer le travail. Et pourquoi pas y supposer l'existence de créatures fantastiques ? Cette réserve du papier est aussi une réserve de nuit ménagée dans des œuvres qui refusent de conclure. « Elle dit : Ici c'est S. Thala jusqu'à la rivière. Et après la rivière c'est encore S. Thala⁶. »

Ilan MICHEL

Exposition à la galerie Oniris
« Travaux récents » de Carole Rivalin
du 20 février au 3 avril 2021.

⁴ Jorge Luis Borgès, « De la rigueur de la science », in *Histoire universelle de l'infamie / Histoire de l'éternité* [1945], Paris, Union générale d'éditions, 1951.

⁵ Dans cette définition en trois points qui fait le parallèle entre la structure du langage et la pensée du territoire : « 1. Une carte n'est pas le territoire (les mots ne sont pas les choses qu'ils représentent) 2. Une carte ne couvre pas tout le territoire (les mots ne peuvent pas couvrir tout ce qu'ils représentent. 3. Une carte est auto-réflexive (Dans le langage nous pouvons parler à propos du langage). » Alfred Korzybski, *Une carte n'est pas le territoire*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1998.

⁶ Marguerite Duras, *L'Amour*, Paris, Gallimard, 1972.